

Nous écrivons notre vie

Septembre 23 - mars 25

Un projet d'Âges et Transmissions réalisé en partenariat
avec la bibliothèque Hergé



Mise en forme des textes, coordination et réalisation du projet
Sylvie Lerot
© 2025

© AGES & TRANSMISSIONS ASBL – Belgique
Éditeur responsable : Michèle Piron
Siège social : rue Konkel, 194/2, 1200 Bruxelles
Siège d'activités : rue Belliard 20/3, 1040 Bruxelles
N° d'entreprise : 0460 433 264 - RPM Bruxelles (francophone)
info@agesettransmissions.be / www.agesettransmissions.be
Banque : BE20 3101 2443 8356

Introduction

Écrivez votre vie au cœur d'un monde qui change. Participez à un atelier d'écriture autobiographique et débattrez des changements entre hier et aujourd'hui !

C'est en septembre 2023 qu'a commencé cette nouvelle aventure du projet « Nous écrivons notre vie » de l'asbl Ages et Transmissions. Cette fois encore, les rencontres se sont déroulées dans les locaux de la bibliothèque Hergé, à Bruxelles, environ toutes les 3 semaines.

Dix personnes ont rejoint l'aventure qui a pris fin en mars 2025 : Agnès, Fabienne, Francine, Laetitia, Lidia, Marguerite, Michel, Mireille, Nadia et Nicole.

Onze questionnaires ont stimulé l'écriture autobiographique au fil des séances : enfance, école, être femme/homme, entre ici et là, travail, croyances et valeurs, engagements... À la lumière de résonances générationnelles, nous avons tenté de mettre en perspective socio-historique ces récits personnels, de les ancrer dans le contexte de l'époque et avons débattu des changements de société dont ils témoignaient.

Concrètement, après chaque séance de partage autobiographique, sur base d'écrits réalisés à domicile, suivait une séance permettant d'aborder le thème sous un angle actuel. Par exemple, suite au questionnaire sur l'enfance, nous avons débattu sur l'école d'aujourd'hui et l'avons rêvée pour demain. Les supports et ressources pour échanger ont été diverses, inspirées parfois par les propositions des membres de groupe : lecture d'un roman, lecture d'un essai en arpentage, écoute d'un podcast, création d'anecdotes gesticulées, lecture d'articles d'opinion et de témoignages issus de notre bibliothèque virtuelle de textes [« Carrefour des Mémoires »](#), activités d'écriture créative et d'opinion...

Chaque participant a accepté de livrer ici deux de ses textes, devenant ainsi un passeur de mémoire. Merci à chacun d'eux !

Bonne lecture !

Sylvie Lerot, animatrice et coordinatrice d'Ages et Transmissions, mars 2005

Devenez des passeurs de mémoire ! Transmettez des histoires de vie qui éclairent le présent et aident à construire l'avenir ...

Avec le soutien de la Cocof (cohésion sociale) et du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Résistance au féminin (Francine B.)

Tout au long de ma vie, en tant qu'être féminin, j'ai toujours vécu « en résistance » par rapport au groupe auquel j'appartenais. Pas en opposition, mais en résistance !

Le premier groupe étant la famille.

Très petite déjà j'avais l'esprit d'observation *critique*. C'était quasi instinctif. Dès mes 5,6 ans, j'étais offusquée par la différence que vivaient certains enfants. Une différence qui amenait une souffrance. Cette souffrance, je la considérais comme une injustice.

D'abord, la différence d'attention et de valorisation, selon le sexe et le rang, m'était insupportable. J'en souffrais personnellement. Je me situais entre deux frères avec qui je m'entendais super bien ! La différence physique du sexe ne me préoccupait pas trop. Ce qui me préoccupait surtout c'était la différence de considération par rapport au sexe physiologique. Tant par rapport aux garçons que par rapport aux filles. Je suivais mes deux frères partout. Surtout dans les bois. J'aimais courir, monter aux arbres et même me battre. Mon frère aîné aimait plutôt les jeux calmes et les poupées et je voyais que mon père se moquait régulièrement et exprimait du mépris vis-à-vis de lui.

En ce qui me concerne, le fait que j'étais vive, que je n'avais peur de rien, que j'aimais plutôt les jeux violents... ne me portait pas trop préjudice. On disait gentiment que j'étais un garçon manqué.

Mais... mais... le jour où ma poitrine a commencé à pointer, ouille, ouille... le milieu dans lequel j'évoluais a commencé à me regarder de travers, à tel point que j'enroulais de la bande Velpeau pour diminuer le volume de mes seins et cacher à la société à la con que j'entrais dans une catégorie de personnes dont plein de choses allaient être interdites du fait de cette apparence.

Quand mes règles sont apparues, c'était pire... j'ai dû braver, parfois avec violence, le groupe social pour continuer à accompagner mes frères dans la découverte de la vie comme j'aimais. Malgré ce rejet de la société, je me suis toujours sentie forte et heureusement soutenue par mes frères et de façon souterraine par ma mère.

Adolescente, j'étais très attirée par les insectes et dans le grenier, j'avais construit un petit musée. Je récoltais également dans la forêt et ailleurs des crânes d'animaux que je nettoyait avec précaution pour les exposer dans mon musée. Notre mère ne m'a jamais fait de remarque. J'avais même l'impression qu'elle acceptait mon attitude même si elle était très silencieuse avec moi. Régulièrement mon père disait à maman : *ta fille est complètement maboule, on devrait l'enfermer en psychiatrie !*

À l'école que je fréquentais, je me battais régulièrement pour défendre les enfants faibles, harcelés ou attaqués par les autres. Il y avait une famille de 10 enfants connue comme étant pauvre, sans le sou pour habiller correctement ses enfants. J'avais 8,9 ans et, en cachette, je prenais les vêtements de ma petite sœur qui traînaient dans la salle de bain et j'allais les déposer devant la maison de cette famille. Jusqu'au jour où, chez Delhaize, maman en faisant ses courses a remarqué que plusieurs enfants de cette famille portaient des vêtements de ses enfants à elle !

Le trajet de ma vie a été fractionné en périodes bien précises. Et à chaque fois je vivais un chemin en résistance par rapport au milieu dans lequel j'évoluais.

J'ai voulu vivre pleinement ma vie amoureuse et très consciemment mon désir d'enfant. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à plonger dans la révolution de « mai 68 » en essayant de vivre

concrètement les valeurs prônées par ce mouvement de remise en question et de vie plus authentique tant sur le plan du couple, de la famille, de l'éducation affective et scolaire de mon enfant.

Dans mon boulot d'assistante sociale, j'ai choisi très vite d'aider les gens à mieux se sentir dans *leur* chemin de vie, même si leur marginalité, leur sexualité, leurs divergences ne correspondaient pas à ce que la société voulait pour leur bonheur.

En fin de carrière quand j'ai été directrice d'un foyer d'enfants, alors que l'environnement (les écoles, les institutions, le SAJ, le juge des enfants...) avait tendance à tenir les parents loin de leurs enfants et les taxait de *mauvais* parents, moi, j'avais plutôt tendance à accorder une place de valeur aux parents et à les considérer comme partenaires importants dans l'attention à leurs enfants, considérant le placement de leurs enfants comme un moment où ils allaient pouvoir s'occuper d'eux-mêmes et réfléchir sur la meilleure façon de continuer leur vie.

Au niveau de l'éducation de mon fils en tant que maman « solo », mais attachant une importance vitale à la présence du papa, j'ai l'impression que j'ai toujours dû me battre *contre* cette société pour rester authentique et proche de mes valeurs. Être en résistance face à cette société hypocrite a souvent été difficile pour moi tant dans mon désir d'éduquer mon enfant comme je le sentais que dans ma manière de vivre la relation à l'homme dans mon besoin individuel d'amour. Je me suis souvent sentie rejetée, méprisée et peu soutenue.

Ce n'est que maintenant « en fin de vie » que je trouve enfin la force de vivre la résistance à travers une certaine liberté.

Le manque d'appartenance (Michel M.)

Elle n'est pas toujours aussi visible qu'un handicap physique ou un retard mental, mais, si elle n'est pas prise en charge, à temps, une marginalité non voulue peut vite gâcher la vie et provoquer des comportements qui sembleront asociaux. La souffrance qu'elle engendre n'est pas non plus toujours visible, mais elle est là, et peut vous couper les jambes, vous empêcher de prendre confiance et de vous insérer dans la société. Certains, avec une difficulté similaire, mais avec d'autres ressources, réagiront juste à l'opposé et montreront leur force, leur résistance. Ils arriveront à surmonter leur mal-être et trouveront leur place au sein de la société.

L'histoire de mes origines démarre à la fin de la dernière guerre. Un beau militaire d'origine aristocratique, qui a joint la R.A.F. comme belge volontaire, est mitrailleur à bord de bombardiers Mitchell. En permission entre deux missions, il rencontre une jolie juive de 31 ans dans un dancing de l'Astoria à Londres. Elle est cultivée et fine. Lui a 36 ans et ne manque pas d'allure, c'est un rêveur, un idéaliste, un littéraire. Ils s'éprennent l'un de l'autre et il lui fait la promesse que, s'il s'en sort, il l'épousera. Ayant survécu à 59 missions, démobilisé, ils se marient sans tambour ni trompette.

Je ne pense pas qu'elle rêvait de faste ou de luxe, elle l'aimait c'est tout. Très vite ils vont vivre dans un petit appartement à Bruxelles. En 50, je nais et je suis mis dans les mains d'une gentille

nounou. On m'inscrit dans une école particulière, l'école Hamaïde, qui suit l'enseignement Decroly. Bien que douce, cette méthode pédagogique entraîne aussi une forme de mise en marge.

Mon père voulait écrire, mais vivre de sa plume ?? En fait, après de belles expériences en Afrique du Sud, comme agent territorial au Congo et à la guerre, il s'est retrouvé tout petit rentier, et en est devenu complexé. Pour se cacher, autant que par goût de la nature, il décide de nous amener, ma mère et moi dans le sud de Bruxelles, dans une toute petite maison au bout d'un chemin privé. C'est un vrai petit paradis, oui, mais à l'écart de tout. Il finira par acheter une 2CV en 1963.

Autre catastrophe, qui m'a beaucoup nui, au lieu de poursuivre cet enseignement primaire à l'École Nouvelle, qui respecte l'enfant, je me vois inscrit au Collège Cardinal Mercier. Catholique, traditionnel, rien que des garçons. Je m'y sens seul, bien trop seul. Personne ne m'invite et les rares que j'invite me font sentir combien je suis peu gâté matériellement. Bricoleur, adroit, inventif, j'apprends vite à fabriquer des quantités de choses. Me sentant humilié à bien des égards, je suis très mal à l'aise dans les groupes. Je finis mes études secondaires dans une école technique où je ne sympathise avec personne.

Nanti de bonnes connaissances et d'une bonne pratique de l'électronique, pourquoi n'ai-je pas tenté des études supérieures ? Je pense que mon père m'a fait sentir qu'il était temps de gagner ma vie. Qu'allais-je faire ? Totalement inconscient des réalités matérielles, après un petit job de chauffeur-livreur, je me suis mis comme indépendant, pensant que mes capacités manuelles me feraient vivre. N'ayant que peu de besoins et aucun goût de luxe, j'ai vécu un temps ainsi. En 1977, mon père décède. Je ne sais toujours pas exactement comment je me suis retrouvé animateur d'un atelier de menuiserie pour handicapés mentaux légers à modérés de plus de 21 ans. Mais voici enfin des heures régulières et un salaire mensuel fixe. C'est là que je rencontre celle qui deviendra ma femme en 1980. En 1987 nous avons un fils.

Survient alors mon souvenir le plus valorisant. Dans les années 90, ayant installé cette grande cabane au fond du jardin, j'y organisais des stages de découvertes pour 6 à 10 jeunes de 8 à 14 ans. Ces ateliers de vacances, qui duraient 5 jours, concernaient les grands chapitres de la physique, de la technologie et de la science. Recycleur et bricoleur infatigable, avec peu de moyens, je leur offrais des séances d'initiation à tout ce qui concerne le son, la lumière, l'électricité, la radio, le temps, l'espace, l'eau, le feu, l'air, la vapeur, l'énergie. Certains semblent avoir bénéficié de ces moments au point qu'ils m'ont témoigné par la suite à quel point cela leur a servi pour orienter leur profession.

Là encore, les circonstances de ma vie ont fait avorter ce qui aurait pu prendre un beau développement, car, dans ces années, ce type de stage était encore nouveau.

La mère de notre fils adoptant un comportement éducatif inacceptable, notre couple bat de l'aile. Au tournant du millénaire, nous divorçons. Notre fils va rester vivre avec elle, bien sûr, elle lui passe tout, et moi je suis exigeant. Je travaille alors comme chauffeur pour des enfants avec handicap. En 2002, je finis par aller habiter au Royaume-Uni avec une cousine. J'y donne des cours de français. Il s'en suit une période de 15 années assez harmonieuse, où j'enseigne le français. Je le fais d'une part avec petits groupes, jusqu'à 10 personnes allant les uns chez les autres, et d'autre part en individuel, chez moi. Là aussi, j'ai connu des moments d'échanges humains intéressants et certains de mes étudiants m'ont renvoyé des messages très positifs.

C'est l'arrivée du Covid et la difficulté pour mes étudiants à passer à des cours en ligne qui a stoppé quasi totalement cette activité. Je l'ai regretté, car j'y avais trouvé un certain épanouissement. Je ne m'étais cependant toujours pas vraiment inséré dans la vie sociale. La relation de couple a fini par dégénérer et m'a fait décider de revenir en Belgique.

Je m'y sens mieux, mais n'ayant quasi plus de famille et si peu d'amis, je dois me réinsérer dans un tissu social. C'est ce que j'ai en partie retrouvé avec A & T. Malheureusement d'autres limitations sont apparues avec ma perte d'ouïe et une diminution de mémoire.

Je ne sais plus qui a dit : 'Les jeunes peuvent, mais ne savent pas, les aînés savent, mais ne peuvent plus ! »

Féminité, études et renoncements (Marguerite P.)

Aujourd'hui, j'ai 83 ans et mes 4 enfants ont quitté depuis longtemps le nid familial. C'est important pour moi de raconter cette déjà longue vie. Je suis née à Vilvorde, 6^e d'une famille de 7 enfants dont je suis l'avant-dernière et la seule fille. Seule fille au milieu de 6 garçons ! Une vie intense et pleine de bonheur, mais avec la difficulté de vivre ma féminité dans un milieu masculin, et aussi plus tard mon orientation de vie.

C'était en 1957, j'avais 16 ans, et je me trouvais en humanités gréco-latines, en poésie. J'étais une adolescente passionnée par mes études de latin et de grec, une vraie intellectuelle, mais aimant le sport aussi, entraînée par une bande de garçons bouillants de vie : natation, équitation, tennis, escalade même ! Les vacances familiales se passaient dans les Ardennes ou à la mer avec une bande de jeunes, amis et amies. Beaucoup d'insouciance et de joie de vivre ; j'avais vécu un premier sentiment amoureux au mariage de mon frère Luc, avec un garçon qui étudiait à Saint-Michel, mais il faut dire que c'était assez platonique, nous avions tous les deux 16 et 17 ans et nos sujets de conversation étaient l'Illiade et l'Odyssée... Je ne m'intéressais pas aux garçons, mais voilà qu'un garçon s'intéressait à moi ! Il faut dire qu'à l'époque, garçons et filles étaient fort séparés, ce qui m'arrangeait bien !

Est-ce que cet aspect intellectuel était une fuite devant la réalité ?

Les livres et les études me passionnaient, je passais des heures au téléphone avec mes amies et me sentais bien dans cette vie bien réglée entre école et famille.

En 1954, un drame secoua la famille : mon frère Paul âgé de 18 ans a attrapé la poliomyélite en campant avec des scouts à l'étranger. Le vaccin n'existait pas à l'époque et Paul a été ramené immédiatement en Belgique et hospitalisé, il a vécu entre la vie et la mort dans un poumon d'acier. Et puis, il a repris le dessus par miracle, même s'il est resté paralysé des jambes. Je garde en mémoire ces trajets en tram de Vilvorde à l'hôpital Brugmann, où Paul a vécu en revalidation, au centre de traumatologie, pendant 2 ans.

Une belle expérience fut un séjour en Angleterre, dans une famille à Oxford, pour apprendre l'anglais... Je commençais à sortir du cocon familial, Erasmus de l'époque ?

Ma difficulté, en cette fin d'études secondaires, était de savoir vers quelles études m'orienter... mes amies de classe s'étaient toutes orientées vers des études universitaires. Pour ma part, j'étais pénétrée d'idéal, je voulais servir une cause, et être dans l'humain... encore une fois décalée par rapport à la réalité ? En voyant que je ne savais pas me décider, mes parents m'ont proposé de vivre 3 mois à Rome dans une sorte de pension pour jeunes filles, à la Trinité des monts, où j'ai appris l'italien et eu l'occasion de visiter toute l'Italie.

À la fin de cette année académique 1960, maman est tombée gravement malade et est décédée au mois d'août. Un tsunami familial ! Deux frères mariés avec enfants, 3 frères à l'université de Louvain, un frère en pension à Cardinal Mercier, et papa complètement désesparé dans une maison vide la semaine et qui se remplissait le week-end...

La question du choix de mes études se reposait à nouveau : je voulais finalement me former comme infirmière, mais je devais alors loger en pédagogie et donc papa serait seul la semaine.

Papa m'a alors demandé de m'occuper de la gestion du ménage et de choisir d'autres études qui me permettraient de concilier les 2 tâches. Il me disait gentiment : "pourquoi ne suivrais-tu pas des cours de secrétariat, tu pourrais aider ton mari plus tard ? ». Ce n'était pas mon objectif et j'ai suivi une année de philo et lettres à Saint-Louis à Bruxelles : j'ai réussi l'année, tout en m'occupant de la maisonnée, de papa et de l'accueil des jeunes ménages. Je prenais la place de maman, j'avais une mission, j'étais heureuse de me sentir utile, même si cela ne solutionnait pas mon problème d'études. La famille était soudée autour de papa et dans le deuil de maman. C'était un grand réconfort.

L'année suivante fut différente, je me suis orientée vers le droit, ce qui ne m'a jamais convenu, mes frères ont pris leur indépendance et ont quitté la maison, où je me suis retrouvée seule avec papa. Ce fut une période difficile, j'essayais de sortir un maximum, mais je ne retrouvais pas mon équilibre. Je patageais dans des études qui ne me convenaient pas et je me sentais fort seule.

Je voulais travailler et ne savais pas dans quelle orientation ou formation m'inscrire, j'étais un peu perdue et je ne savais à qui parler de mon souci. J'avais envie de quitter le cercle familial et de m'ouvrir à autre chose. Finalement, je suis partie quand même à Louvain et j'ai logé dans un foyer international. J'ai fait une année de sciences religieuses et ai enseigné un an dans les écoles communales de Bruxelles. La suite sera une autre histoire...

Être femme, être homme (Laetitia S.)

On naît tous avec un potentiel féminin et masculin. On choisit de laisser s'exprimer l'un ou l'autre intensément ou non et de façon constante ou sporadique. Des traits, des gestuelles, une culture, des exemples identitaires, des histoires personnelles viennent façonner notre rapport au genre.

En ce qui me concerne, elle est plus fluide que la norme : c'est une histoire en construction.

Je ne parviens pas à m'identifier au genre féminin. J'ai toujours cherché à prendre distance avec les codes, les intérêts, les discussions propres aux filles et aux femmes. Je ne les

comprenais pas et elles ne m'intéressaient pas. J'ai souvent eu des copains garçons. Mais là aussi, les obligations de jeux, de séduction, de surveiller son comportement, ses paroles, ne pas faire assez de ci ou trop de cela, ça m'a souvent fatiguée. En bref, devoir baliser les relations sur le genre m'apparaît futile et inutile.

Bien sûr, je n'ai jamais cherché à devenir le déchet que je me sens actuellement. Je suis aujourd'hui dans une anti-féminité non choisie. Un cerveau encombré d'un corps, dont je me suis dissociée. Fruit d'un méticuleux travail de sape d'estime de moi après des années de vie isolée avec un narcissique. Il m'a fallu presque une année avant d'oser remettre du vernis sur les pieds. Et encore, ils étaient cachés dans mes souliers.

Bon c'est vrai, je déteste les odeurs de parfum synthétiques et envahissantes. Les crèmes étouffent ma peau, les poudres m'incommodent. Dès que je souligne un trait par-ci ou une couleur par-là, je me sens fardée, tel un clown qui doit aller parader. Cela n'aide pas.

Depuis que je suis devenue maman, j'ai opté pour les tenues confortables, faciles à enfiler, qui permettent de s'agenouiller et se dégueulasser. Non seulement je ne mettais plus aucune jolie tenue que mon ancien compagnon s'était méthodiquement évertué à dénigrer et à critiquer, mais je voulais aussi m'alléger pour fuir mon bourreau. Alors, dans un élan vital de me séparer de tout ce qui m'accrochait à mon ancienne vie, j'ai tout relégué à la donnerie.

Très tôt – vers la fin de mes primaires – alors que j'observais mon aînée se maquiller les yeux, je sus que l'exemple de féminité qu'elle m'offrait me déplaisait, voire m'écœurait. Je me souviens du mascara qui plaquait ses cils et je voyais en la femme qu'elle cherchait à être une Cruella d'enfer, fort peu sympathique et risible. Intérieurement quelque chose se décida que ce n'était pas pour moi. Et je me souviens prononcer avec conviction et véhémence « Moi, jamais je ne me maquillerai » !

Bon, j'ai bien évidemment essayé le maquillage. Et opté pour quelques styles vestimentaires en fonction des époques de ma vie. Grunge, Classique, Artiste, Hippie, Bohème, Punk, Absolute Mom puis Minimalist Mom. J'avoue que j'ai toujours eu une préférence pour le style distingué des femmes des années 20-30-40. Je parcourais d'abord les quizz des magazines pour ado « Quel est votre style ? », mais aussi les manuels d'histoire de la mode, fascinée par les tenues d'époque.

Parmi tous mes rêves professionnels, j'aurais bien voulu être costumière de théâtre et opéra ou coiffeuse pour films d'époque.

D'ailleurs, parlons-en de la coiffure. Toute mon enfance et une grande partie de ma vie, j'ai porté les cheveux courts. Ma mère m'expliquait que c'était une question de commodité. Elle se maquillait peu, juste ce qu'il fallait, pour prendre soin d'elle, se pomponner pour des occasions particulières. Elle était d'une féminité discrète. Je me souviens avoir senti ses poudres libres, ouvert des tubes à lèvres et comptabilisé les pinceaux. Je l'ai toujours connue avec les cheveux courts, et elle s'était mise en tête de faire pareil avec moi. C'était une torture, parce que je détestais aller chez le coiffeur. Et c'est toujours le cas aujourd'hui. Cette nécessité d'hygiène est pour moi un vrai supplice. Les odeurs, j'en ai déjà parlé. Le massage de tête quasi obligatoire où on tente de me faire me détendre, mais qui me rend encore plus crispée, la lumière aveuglante au plafond, les conversations parasites et futiles des clientes, le bruit et la chaleur des sèche-cheveux, le choix des couleurs criardes et sans goût du salon de coiffure. La conversation banale ou intime imposée lors d'une proximité obligée, la sensation de ne pas

me faire comprendre par le professionnel sur mes attentes que, année après année, j'ai tenté de rendre explicites, très explicites ou floues, ou même visuelles. Et par-dessus tout, le fait de devoir assumer une coupe trop courte qui fait ressortir le masculin en moi que je sens déjà de façon très marquée.

Pour la xième fois de ma vie, je tente de laisser pousser mes cheveux. Pour équilibrer ma balance identitaire et chercher cette part de féminin en moi qui ne sait pas comment s'exprimer.

Parce que je n'ai pas appris, je n'ai pas cherché à apprendre, parce que j'ai été bafouée dans ma féminité, parce que, même avec un accouchement par césarienne, j'ai eu l'impression d'échouer dans mon rôle de femme.

Peut-être parce que je n'ai jamais trouvé d'exemples et de pairs à qui m'identifier. Sans doute, parce que je cherche encore à me construire dans mon être, dans ma chair, dans mes rapports aux femmes, à l'homme, aux individus.

Mais quand j'entends mon enfant chanter « maman, t'es la plus belle », je sens mes oreilles sourire de plaisir et mon âme vibrer de bonheur. Même si un écho en moi cherche pourtant encore à me dénigrer, je sais qu'à ses yeux, la beauté n'a pas les critères que je crois. Et qu'il me voit moi. La voilà ma vérité !

Enfance entravée (Nicole H.)

Arrêt sur image :

Une petite fille âgée de 6 ans, se prénommant Esther, cheveux courts, frêle en uniforme bleu marine, est assise en tailleur sur un tapis usé, dans un immense couloir d'un ancien appartement, elle pleure ! Je vais tenter de vous raconter mon histoire.

C'est la rentrée des sections primaires à L'Institut de l'Assomption. La maîtresse peu psychologue s'est écriée : « les belles jumelles devant, les autres, derrière ! » Les autres ce sont Esther et Élise ! Élise percevant bien le message, effrayée, s'est oubliée dans la classe ! À ses pieds, une mare d'urine que j'ai été sommée de nettoyer ! J'en ai eu honte, ce souvenir me poursuivra tout au long de ma vie

Jumelles non ! Triplés, elles ont un frère du même âge ! Benoît. Et un grand frère de 12 ans se prénommant Aurélien. Élise et Benoît sont handicapés de naissance suite à une erreur médicale ! Une infirmière aurait fait une piqûre à notre mère afin d'arrêter l'accouchement, le gynécologue étant en retard ! Des conséquences désastreuses s'en suivront : suite à une asphyxie cérébrale, Élise souffre de handicaps mentaux et de légers troubles physiques. Benoît est tétraplégique, mais présente cependant un meilleur quotient intellectuel que sa sœur Élise.

Aussi avais-je des raisons de me lamenter ? Je me sentais si seule, personne ne m'aidait à déchiffrer les syllabes, à apprendre à lire ! Je devais me débrouiller... Plus tard, je n'inviterai

plus jamais de copine de classe suite à une expérience désastreuse. Ayant eu le courage d'inviter une amie, Roxane, à qui je n'avais pas osé avouer le handicap de ma sœur jumelle, cette amie, après le goûter, s'était écriée : « Elle est vraiment drôle, ta sœur, elle ne sait pas se tenir à table ! ». S'en est suivi un silence général ! Ma mère n'a pas désiré faire monter ses parents, elle est descendue précipitamment avec Roxane ! Ensuite ma mère a déclaré : « Tu n'inviteras plus cette gamine, elle est mal élevée ! »

En vacances à Boulouris à la Côte d'Azur, nos parents avaient loué une villa avec des amis ayant aussi un enfant handicapé se déplaçant en chaise roulante. Un beau jardin bordait la villa, j'étais heureuse. Je gambadais et attrapais de jolis papillons dans un filet que je relâchais aussitôt, sous le regard de Patrick et de mon frère Benoît, allongés sur une couverture, car ils ne savaient pas marcher. Soudain je m'arrêtais en apercevant mon frère pleurer. Dès lors je passais toutes les matinées à leur lire des histoires afin de les reconforter.

Quant à mon frère aîné Aurélien, il était en secondaire à l'Institut Saint-Stanislas. C'était un enfant surdoué ! Un surdoué qui héritait de bien drôles de frères et sœurs... un fardeau ! Il s'évadait en collectionnant, dans sa chambre, des livres, des insectes, des coquillages et des fossiles. Plus tard il deviendra Docteur en paléontologie et en géologie à 24 ans. Il quittera alors la famille et ne verra plus sa mère, son frère et sa sœur souffrant de handicaps.

Mes parents n'ont bénéficié d'aucune aide sociale : ni matérielle ni d'aucun soutien psychologique.

À la maternité, on leur avait dit que tout s'arrangerait avec le temps. Ma grand-mère adorée venait, heureusement, régulièrement aider maman. Ma mère avait de l'aide dans le ménage. Mon père rentrait très tard du travail, il était ingénieur dans une entreprise qui éditait des journaux. Il venait seulement nous embrasser dans nos chambres respectives vers 20h.

Pour ma part, je partageais une chambre avec ma sœur, ce qui n'était pas évident, Élise étant caractérielle !

Durant mon parcours scolaire, nous déménagerons cinq fois et changerons chaque fois d'école en primaire ! Ma mère niant le handicap de ma sœur ! Elle le niera jusqu'à la fin de sa vie.

Le couperet tombe !

Un pédiatre déclare que ma sœur doit suivre un enseignement spécialisé !

Nous voici à l'Institut des filles de la sagesse à Ganshoren ! Où je poursuivrai de mon côté un parcours classique. Mon frère Benoît pourra quant à lui bénéficier d'un enseignement spécialisé, adapté aux infirmes moteurs cérébraux, fondé par le Docteur Louis Yasse et sa femme Rose-Anne Brasseur.

Pour ma part j'ai, à l'adolescence, évolué vers des sections artistiques : les arts décoratifs et ensuite des études techniques de stylisme-modéliste, une forme de douce révolte envers ma mère ! Devenue adulte et mère de deux enfants, suite à un divorce, j'entreprendrai des études afin de pouvoir enseigner. Je me suis dirigée alors vers l'enseignement spécialisé.

Était-ce une forme de réparation envers mon frère et ma sœur ? Était-ce l'occasion d'accorder une attention particulière aux personnes souffrant de handicaps, de militer pour leur place dans la société, surtout au passage de l'âge adulte, domaine où il reste tant à faire lorsque les parents vieillissants ne savent plus assumer cette lourde tâche. Espérons que nous n'allons pas

vers une régression des aides qui leur sont accordées. Comme ceci se passe actuellement en Italie vu le contexte politique et économique !

J'ai appris récemment l'existence d'une association soutenue par la fondation Roi Baudouin nommée FratriHa. Celle-ci donne la parole aux frères et sœurs qui ont grandi au sein d'une famille dont un ou plusieurs enfants étaient porteurs de handicaps !

Aurais-je été autre si ceci avait existé pendant ma jeunesse ? Probablement, cependant tout ce parcours et ce vécu m'ont permis d'acquérir une grande sensibilité et empathie envers les plus faibles. Mon principal souci, alors que j'avance en âge, est l'encadrement et le soutien des jeunes parents qui sont confrontés à la naissance d'un enfant différent.

J'y ai cru (Nadia R.)

J'y ai cru à Jésus et toutes ces histoires de religion. J'ai tenu un cahier de sacrifices qui nous avait été remis à l'école. J'avais 6 ans. J'ai cru à l'hostie qui était le corps du Christ et sur laquelle on ne pouvait pas mordre au risque de le faire saigner. Et si jamais mes dents l'effleuraient, cela aurait-il le même effet ? Je le craignais... J'ai cru au petit Jésus né pendant la nuit du 24 au 25 décembre et qui rejoignait sa crèche entre l'âne et le bœuf... J'ai cru aussi à Saint-Nicolas et au père Noël et même aux cloches de Pâques... J'ai aussi cru aux apparitions de la Vierge et j'en avais terriblement peur. Je l'ai priée de ne pas me faire ce coup-là. Elle m'a écoutée !

Toujours je me suis demandé ce qui nous permettait de dire que nous étions les seuls détenteurs de la vérité. Les croyants des autres religions pensaient eux aussi avoir raison. J'ai commencé à douter. À 16 ans j'ai rencontré ma meilleure amie qui était athée. J'ai découvert ce monde avec intérêt, surprise, étonnement : il était donc possible d'être quelqu'un de « normal » sans pour autant être catholique ! C'était le début de la fin si j'ose dire... Quand, à 18 ans, j'ai dit à mes parents que je n'irais plus à la messe, car je n'en voyais pas la signification, il me fut répondu que ça faisait partie des obligations de la vie, point final ! Pour être convaincant, ça l'était, mais pas dans le sens espéré par les parents.

Peu à peu je me suis libérée de ces croyances, un long chemin puisque j'ai encore fait baptiser mon fils alors que j'avais 27 ans. Mon argument était « on ne sait jamais, s'il venait à mourir et qu'il allait au purgatoire par ma faute, je ne m'en remettrais jamais ». Enfantin comme réflexion, et plutôt de l'ordre de la superstition, pourtant j'y croyais encore. Et pour ma fille, 2 ans plus tard, je l'ai fait aussi, mais pour la famille et sans plus y croire. J'étais en plein divorce et ça ne se passait pas très bien, je devais ménager les susceptibilités. Une vraie comédie : j'ai fait tout mon possible pour convaincre le prêtre de ma bonne et vraie foi. Ce fut la dernière comédie de ma vie. Je n'ai jamais fait inscrire son baptême dans une église...

Dans la foulée, je me suis fait débaptiser. Symboliquement fort, je ne voulais plus faire partie des statistiques.

Alors, à quoi je crois depuis lors ? Vaste question. J'ai cru en l'Homme, aujourd'hui je dirais en l'être humain. Je crois en la vie, pas difficile, car elle va toute seule et que je n'ai aucun impact dessus. Pourtant elle a besoin d'être soutenue, entourée, protégée et plus que jamais

actuellement. Pour permettre aux générations futures de vivre, si nous voulons un avenir pour l'humanité, nous devons nous en occuper. Donc oui, je crois dans la vie. Elle est à la fois d'une force inouïe et d'une fragilité insoutenable. Pour ne prendre que l'exemple du climat et des changements qui se produisent autour de nous, je pense aux terribles inondations de Valence : tout n'est plus que fétu de paille dans le déferlement d'eau. Eau qui cherche un chemin d'évacuation sans le trouver... et donc envahit tout.

Je crois aussi et malgré tout dans le progrès de l'humanité. Et là c'est de plus en plus difficile de s'y accrocher. Ça demande du travail, car ainsi que le disait Gandhi « Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde ! ».

Et justement, il existe des milliers d'initiatives qui vont dans ce sens : protection de l'environnement, récupération, recyclage, économie circulaire, énergies alternatives, etc. Beaucoup de choses sont mises en place par des citoyen.ne.s et ça marche. Un jour la société entière basculera et oubliera le consumérisme effréné qui actuellement fait force de loi. Le rêve ? Oui, sans doute, peut-être, mais j'espère, pas trop !

Clins Dieu (Fabienne v.)

Je suis née dans une famille catholique très pratiquante. Mon grand-père paternel m'a guidée dans l'amour de Marie. Sa maison près de Beauraing, où il avait assisté aux apparitions, était un havre de paix. Les apparitions eurent lieu de novembre 1932 à janvier 1933. Nous avons rendu visite à une voyante. Nous priions souvent dans le sanctuaire et allumions un cierge. Parfois il nous offrait de petites vierges qui s'illuminaient dans la nuit ou dans nos mains, car elles étaient fluorescentes. En promenade, nous cueillions des fleurs que nous mettions près des vierges qu'il avait disposées dans le jardin.

J'ai fait ma première communion dans mon école, au Sacré-Cœur de Lindthout en 1^{re} primaire avec toute ma classe de 30 filles. Fin d'humanité, j'ai commencé des partages d'évangile. C'était le début de l'approfondissement de ma foi.

Mon grand-père maternel est devenu le premier diacre de Bruxelles en 1970. Il nous a mariés religieusement en 1976 et a baptisé nos 5 enfants. Nous discutons souvent de religion avec lui. Ma maman a été catéchiste et a créé une messe des jeunes à Saint-Henri à Woluwe St Lambert.

En famille nous faisons la prière à table avant le repas, ce que je fais encore aujourd'hui. Nous chantons tous ensemble et, si j'oublie, mes petits-enfants me la rappellent. Nous avons tenté des prières du soir, mais cela terminait souvent par de grands fous rires. Nous n'avons pas persévéré...

Après mon mariage je me suis engagée rapidement comme bénévole dans de nombreux secteurs liés à ma foi : dans des groupes de prière, en paroisse, visite aux malades ... Petit à petit j'ai pris des distances avec l'Église catholique, très blessée comme femme en particulier. Les femmes étant considérées comme les servantes du Seigneur et donc ... des prêtres ! J'ai passé plusieurs années chez les protestants évangéliques avec des pasteurs hommes ou

femmes, mariés ou pas. J'y ai découvert la Bible différemment et une vraie communauté accueillante qui s'entraide, joyeuse et engagée. Puis je suis revenue chez les catholiques, car les sacrements me manquaient et aussi les temps de Noël et de Pâques (l'avent et le carême).

Je me définis comme chrétienne. Actuellement je dis souvent que ma colonne vertébrale c'est ma foi, le Seigneur est ma force et mon chemin de vie. Je crois en Son Amour, Il me donne l'Espérance dans les moments de découragement. Je me confie à Lui dans la prière.

Le plus beau cadeau c'est la réconciliation de mon couple. J'ai lutté et prié durant des années, ayant pensé si souvent au divorce. Puis c'est le chemin de la gratitude que mon mari et moi étudions avec une équipe de quatre couples et un prêtre, qui nous a ouvert les yeux et aidés à nous pardonner.

Dieu a fait des miracles dans ma vie. J'ai eu de nombreux signes de Sa présence. Par exemple, quand je porte la communion aux malades ; je prie et chante avec eux. Quand très émus et touchés ils me remercient, je leur réponds que cela ne vient pas de moi, mais du Seigneur. Je sens sa présence à travers l'Eucharistie.

Je crois que nous sommes en communion avec nos défunts et donc qu'il y a une vie après la mort.

Un très beau signe est celui de mon papa. Je lui avais demandé, alors qu'il était en phase terminale d'un cancer : « s'il y a quelque chose après la mort, fais-moi signe ». Quelque temps après son décès, une radio s'est allumée toute seule dans le living. Interpellée, j'ai immédiatement pensé à papa. D'autres fois des radios se sont allumées à trois étages différents en même temps. La dernière fois qu'il s'est manifesté, c'était la veille de la Toussaint. Je lisais avec un fond musical et tout d'un coup, le son est monté en intensité. Mon mari m'a demandé de diminuer. Mais impossible, la radiocommande ne m'obéissait pas. Il s'est levé, l'a prise et a pu diminuer le volume sans problème. Cela a recommencé peu après. Il a alors débranché la radio disant que j'avais tout dérégulé alors que je n'avais touché à rien. Je lui ai dit : « désolée, c'est papa qui me fait signe. Les radios c'était son truc, il en avait fabriqué lui-même ». Alors j'ai pris le transistor de la salle de bain, je l'ai branchée au salon et presque instantanément le son est monté à tue-tête. Mon mari s'est avoué vaincu, c'était un mystère. Le lendemain, jour de la Toussaint, maman nous réunissait tous en mémoire de papa et j'ai témoigné à toute la famille. Beaucoup doutaient de ma parole. Maman m'a alors demandé : « quand je rentre dans la maison, la lampe de l'entrée se met souvent à clignoter, tu crois que c'est papa ? ». Je lui ai répondu que, peut-être, oui, mais qu'on n'en a aucune preuve. Elle était réconfortée.

Papa m'a aussi fait de nombreux signes par des lampes qui clignotaient dans le living. Il y avait un spot, toujours le même, qui s'éteignait quand j'y étais. Un jour je pleurais au téléphone voulant à nouveau divorcer et tous les spots se sont éteints. Je me suis dit aie, aie, aie papa est très fâché !

Maman m'a aussi fait des signes par le parfum des bougies odorantes de sa chambre mortuaire que j'ai senti la nuit dans mon lit et encore le lendemain devant l'ordinateur, lors de la rédaction de l'annonce de son décès.

Le dernier cadeau d'Amour que j'ai reçu du Seigneur, c'était en automne de cette année 2024 lors d'une retraite. Nous avons vécu des moments forts, des témoignages difficiles surtout sur les familles divisées, confrontées à un suicide, un couple stérile, un parent qui ne voyait

plus un de ses enfants ... Il y avait dans le groupe un jeune fiancé. J'ai pensé que ces témoignages lui feraient peur. Alors, j'ai voulu le rassurer en disant qu'on n'était pas seul dans les difficultés, que le Seigneur était à nos côtés. Comme par exemple, lors de ma quatrième grossesse, une dame a insisté pour que nous rentrions dans un groupe de prière. Après plusieurs refus j'ai finalement cédé. Le Seigneur m'y attendait, notre fille est née avec un handicap et nous avons été très soutenus par ce groupe. J'ai ensuite partagé d'autres choses douloureuses de mon histoire et j'ai fondu en larmes. Je n'arrivais plus à me reprendre, j'étais en sanglots.

Avant de nous retrouver tous ensemble pour la conclusion de la retraite, je suis sortie promener dans le parc pour reprendre mes esprits. Je suis arrivée près d'une grande statue de St. Joseph qui est le patron des familles. Elle était placée sous un grand arbre. Plus loin j'ai découvert une croix cachée par le lierre. J'ai commencé à la dégager et tout d'un coup, j'ai entendu comme un souffle à ma droite venant du grand arbre. Puis un bruit comme de la grêle, j'ai tourné la tête et j'ai vu une avalanche de feuilles multicolores tombant en masse. J'ai regardé, ébahie, bouleversée, me demandant ce qu'il se passait. À gauche et à droite de cet arbre, rien ne bougeait. Il n'y avait pas de vent ni de pluie. J'ai de suite pensé au souffle du Saint-Esprit et j'ai ressenti comme un torrent d'amour envoyé sur les familles. Mon cœur battait la chamade. Puis ça s'est arrêté. J'ai continué ma promenade et à nouveau dans le creux d'un vallon cette fois, une pluie de feuilles s'est abattue sur moi. J'en avais partout. Puis j'ai senti couler comme une grosse larme sur ma joue gauche. J'ai alors pensé à la parole que nous disions dans le groupe de la prière des mères : « Tu ris avec nous et Tu pleures avec nous ». Parlant du Seigneur qui est présent dans nos joies et nos peines. Comme la première fois, pas une feuille ne bougeait ailleurs. Le soleil brillait. J'ai essuyé cette grosse larme qui coulait sur moi, rendant grâce à Dieu.

Plus que jamais, je crois en la présence vivante de Dieu dans nos vies. Il vous aime !

C'était mieux avant...à Palerme. (Lidia R.)

Je suis née à Palerme où j'ai vécu mes plus belles années d'enfant jusqu'à l'âge de 8 ans. Puis j'ai habité successivement en France, en Angleterre et une quarantaine d'années en Allemagne avant de venir m'installer à Bruxelles.

Chaque pays a été un enrichissement personnel. En France, j'ai fait toutes mes études et obtenu des diplômes universitaires. J'ai appris à parler et à penser comme les Français. Et personne, dans ce pays, n'a imaginé un seul instant que je venais d'ailleurs. De l'Angleterre, où je ne suis restée que deux ans, j'ai gardé le goût des *afternoon tea avec scones* et du *british breakfast* et la nostalgie des magnifiques jardins fleuris des *Colleges*. C'est là que j'ai rencontré mon futur mari qui m'a proposé de découvrir son pays. Je l'ai suivi en Allemagne, où je ne comptais rester que deux ans, le temps d'améliorer mes connaissances scolaires de sa langue. À Brême, j'ai découvert la culture, l'allemand du quotidien et les Brémois, plutôt moroses, froids et renfermés dans un premier temps, mais se montrant très vite hospitaliers, chaleureux et serviables. J'ai fréquenté l'université "Rouge" si décriée à ses débuts et j'y ai même enseigné de longues années. J'ai mis au monde deux enfants mi-allemands, mi-français

avec une touche de sicilien très marquée. Je n'ai pas réussi ces exploits en deux ans, évidemment. Il m'a fallu beaucoup plus de temps. Et maintenant j'habite à Bruxelles depuis bientôt 6 ans. C'est une ville cosmopolite où chaque personne peut y trouver sa place si elle veut s'intégrer.

Cependant...

Cependant, c'est toujours la Sicile qui fait battre mon cœur. Pourquoi reste-t-on attaché à son pays de naissance ? C'est la question que je me pose et à laquelle je ne trouve pas de réponse. Pourquoi cet attachement irrationnel ? Évidemment, il y a les souvenirs d'enfance. Une enfance heureuse et sereine malgré l'ombre de la mafia en arrière-fond. Il y a le ciel toujours bleu et un soleil indéfectible, la mer où aller se rafraîchir en été et les pique-niques en forêt. Il y a le bonheur d'appartenir à une communauté, à un quartier, à une rue. On est des Palermitains parmi d'autres Palermitains. On a sa place dans cette ville. C'est une évidence. On parle tous le sicilien. Et aussi l'italien, plus ou moins bien, suivant notre niveau d'éducation.

Aujourd'hui, je parle couramment l'italien et moins bien le sicilien. Et même beaucoup de jeunes Siciliens ne le parlent plus du tout. L'anglais s'est imposé pour communiquer avec le reste du monde. C'est parfait. Mais pourquoi renoncer à une partie de son identité ? Moi, je comprends encore très bien cette langue que certains dégradent au rang de dialecte. Et lorsque, dans les quartiers populaires de Palerme, j'entends des gens s'exprimer en sicilien, mon cœur bondit de joie. Je retrouve les sonorités familières de mon enfance, je suis à nouveau la petite fille d'autrefois accompagnant sa mère au marché ou suivant les instructions que son père donne à ses ouvriers. Je revois mon grand-père nous offrant le fameux *pupazzo* en sucre à la Toussaint. Que du bonheur, loin des tracas des adultes !

Chaque fois que je retournais à Palerme, je retrouvais la gaîté et l'insouciance de mes jeunes années. À mon retour dans mon pays d'adoption, mes proches constataient avec étonnement mon plaisir de raconter ma ville. Je parlais du soleil, de la promenade en bord de mer, des collines encerclant la ville, des délicieux *pane e panelli* et *arancini* achetés dans des kiosques sommaires, des gens assis aux terrasses des cafés à l'ombre de parasols géants et ceux, installés devant leur maison, toujours prêts à tailler la bavette à un passant ou à un voisin. Et surtout, surtout, le plaisir de respirer les odeurs fortes et persistantes de la ville.

L'odeur de la sauce tomates à l'heure du déjeuner dans les rues étroites du centre ; l'odeur du café et des pâtisseries à la ricotta dès le matin à proximité des bars ; que dire de l'odeur qu'exhalent les olives érigées en pyramides et piquetées de fleurs comestibles, des fruits et légumes de saison savamment mis en scène pour attirer le regard du chaland ? Les marchés de Palerme sont réputés pour leur côté pittoresque. Les vendeurs présentent leurs marchandises à tue-tête en faisant des jeux de mots. Et c'est à qui criera le plus fort. Les ménagères tâtent avec méfiance fruits et légumes avant de se décider, les gamins traversent en vespa les allées étroites entre les étalages, sans que personne ne s'en offusque. C'est de l'agitation constante. Ça parle, ça bouge, ça crie, ça rit sans cesse. C'est la vie sous une lumière éblouissante !

Mais bien vite, le ciel gris, le froid nordique et le manque de luminosité m'engourdissaient. La parenthèse lumineuse se refermait jusqu'au prochain séjour.

En septembre, j'ai passé dix jours à Palerme avec mes frères. Retour aux sources, ai-je pensé. J'espérais quoi ? Retrouver un peu de l'éblouissement de mes précédents séjours. J'étais dans l'attente, l'expectative de retrouver la ville que j'avais laissée trois ans auparavant. Erreur !

Palerme avait changé. Le centre n'appartient plus à ses habitants, mais aux touristes, arrivés en masse, en cohortes avides de consommation. Ils ont envahi les incomparables marchés du centre et tué le commerce. Ils défilent en troupes serrés derrière leur guide et tiennent leur sac à dos bien serrés sur leur poitrine. Le message est clair : « on sait que vous êtes tous des voleurs, mais vous n'aurez pas accès à mon bien. » C'est vexant et humiliant pour les Siciliens qui ne sont pas tous malhonnêtes. Ces mêmes touristes s'extasiaient devant une aubergine ou une figue de barbarie. Ils photographient tout, mais n'achèteront rien. Alors, les marchands, si hauts en couleur d'autrefois, ont fermé boutique. À leur place se sont installés des vendeurs de souvenirs et de babioles made in China. Deux larges avenues du centre historique qui ont vu au XVIIe siècle s'ériger de magnifiques palais, des maisons de maître et, plus tard des magasins de mode, des glaciers, des bars et des restaurants élégants, sont devenues une zone piétonne, il y a quelques années. La conséquence a été terrible pour les Siciliens. Tous les magasins, de vêtements, de chaussures, de cuir, d'habits de fête et de travail ont disparu les uns après les autres. Ces rues se sont transformées en un vaste fast food. Les tables installées à l'extérieur accueillent une immense foule de touristes venus de l'étranger pour consommer ce qu'ils croient être la nourriture typique de l'île. Ici, le touriste est roi. Il s'est approprié la rue et la piétonne à son aise, conscient de ses prérogatives. Il ne se gêne pas pour beugler une bonne partie de la nuit, se saouler, s'empiffrer et polluer. Un oncle de ma mère qui, jusque dans les années soixante, nous recevait dans son immense appartement de l'élégante via Maqueda (aujourd'hui rue piétonne) ne pourrait plus vivre là, s'il était encore en vie. Il devrait faire du coude à coude avec cette horde de gens incivils pour arriver à son immeuble. Quelle tristesse !

Je suis en colère, frustrée et déçue face à cette situation qui risque de perdurer. C'est le sort de beaucoup de belles villes : Venise, Barcelone et d'autres encore. Je le sais, mais cela ne me console pas. Les médias, les vols low cost et les influenceurs incitent les gens à aller piétiner de nouveaux sentiers. Ces masses ne se déplacent pas pour découvrir l'histoire, la culture, la vie des pays qu'ils envahissent, ils viennent pour consommer et rien d'autre ne les intéresse. Les ravages ne se feront sentir que dans quelques années. Et si quelques Palermitains s'enrichissent outrageusement avec les touristes, la plus grande majorité s'appauvrit et se voit expulsée de ses lieux de vie. La Sicile a toujours été envahie au cours de son histoire : les Phéniciens, les Grecs, les Arabes, les Normands, pour n'en citer que quelques-uns, sont venus s'installer sur l'île et l'ont enrichie de leurs cultures, connaissances et langues. Au Moyen Âge, en Sicile, les lois étaient édictées en trois langues : le latin, l'arabe et le grec. C'était un lieu de culture, riche et florissant. Aujourd'hui, à Palerme, les serveurs m'adressent la parole en anglais. Scandale ! Je ne suis pas touriste, moi ! Si ???

De Paris à Bruxelles (Agnès B.)

Ma mère, brillante gastro-entérologue, ne parvenait à communiquer qu'avec ses patients. Est-ce pour cela que j'ai choisi le métier de la communication : interprète de conférence. J'ai exercé 13 ans avec le statut d'indépendant, puis 26 ans comme fonctionnaire au Parlement européen.

Ma profession m'a permis de voyager dans le monde entier. J'ai vu des choses que les touristes ignorent, par exemple des prisons africaines. Mais je n'ai pas toujours eu le temps de visiter des lieux qui attirent les vacanciers.

J'ai essayé de compter les pays où je me suis rendue : à chaque fois, j'en oublie, mais au moins 160, surtout en Afrique.

Ma conclusion : je préfère l'Europe et Bruxelles m'offre, à moi la Parisienne arrivée il y a 52 ans, cette pincée d'exotisme que je recherchais. Je l'ai parcourue à pied du nord au sud, d'est en ouest. Maintenant, j'effectue mes déplacements en transports en commun. Si j'étais bourgmestre ? J'essaierai d'améliorer l'état des trottoirs et la fréquence des bus et trams.

L'offre culturelle est riche et j'en profite chaque jour et même plusieurs fois par jour.

S'Émerveiller et Agir (Mireille M.)

Je m'éveille souvent avec le sourire. Quand la situation préoccupante du monde me rattrape, m'extraire du lit s'avère la meilleure option. Je sais que le cerisier et le cèdre du Liban veillent dans le jardin et je me dépêche d'écarter les tentures. Fin janvier, nous avons gagné une heure de luminosité sauf quand la peau du ciel ne laisse rien filtrer, comme ce matin.

J'écris dans le sillage d'informations entendues à la radio. Bruno Humbeeck a présenté son dernier ouvrage *Éduquer à l'émerveillement. Comment cultiver le goût du merveilleux chez l'enfant et le préserver chez l'adulte*. Comme lui, je pense que l'émerveillement réside dans la façon de regarder. Je m'efforce d'entretenir cette capacité au quotidien, ce qui nécessite de solliciter aussi ma volonté.

Jean Kabuta s'invite dans mes pensées. Dès le début des années 90, il a introduit le *kàsàla* en Belgique, en France... *Kàsàla : une école de l'émerveillement*, malheureusement épuisé, s'avère le plus accessible de ses livres. Chaque jour, cet écrivain, chercheur et formateur écrit un *kàsàla* et nous invite à faire de même. Je pratique cet art de temps à autre. Dans le cadre d'un atelier, j'ai sollicité la créativité de mes pairs à *Entrelacs* pour nourrir l'écriture d'un *kàsàka*, en hommage à ce réseau psycho-social malheureusement devenu inactif après quasi 25 années de fonctionnement. J'ai récolté des témoignages afin de créer un *kàsàla* en l'honneur de l'asbl *La Gaumette*, en bord de Semois, dont j'apprécie les formations, l'ambiance chaleureuse, les valeurs et engagements. Peaufiner l'écriture et lire, ou mieux encore, réciter son *kàsàla* devant la communauté font partie intégrante de la démarche et nous engage. *Le kàsàla contemporain défini comme art d'être vivant se veut de plus en plus engagé et politique*.

Jean Kabuta et David Van Reybrouck se connaissent-ils ? Le recueil *Odes* écrit, dans les pages de la poésie, par cet activiste démocratique, se trouve parmi mes livres de chevet. Cet humaniste engagé nous convie également à écrire une ode, chaque jour. Avec Thomas d'Ansembourg, il a écrit *La paix ça s'apprend : guérir de la violence*. Dans le cadre d'un entretien, il recommande de s'intéresser à la fraternité au niveau conceptuel et politique et de la cultiver davantage. Apprendre à vivre en paix pour s'atteler aux grands défis climatiques et planétaires, une priorité pour l'espèce humaine, pour le vivant ! Il a déclaré qu'il renonçait à écrire encore de grands livres historiques malgré sa passion pour l'histoire et son plaisir à collecter des témoignages, afin de récupérer du temps pour agir (au sein du *G1000* ...). Il m'inspire énormément par ses écrits, son écoute, ses prises de paroles intelligentes, nuancées et respectueuses, par ses engagements.

Pendant quasi 4 décennies, professionnellement, je me suis engagée avec passion, envers des équipes éducatives et des enfants. J'ai opéré des sélections de livres en collaboration avec des libraires, organisé des formations pour enrichir les pratiques et développer un langage commun, animé des ateliers créatifs dans des écoles d'une commune bruxelloise ...

Pendant le 2^e confinement, les écoles sont heureusement restées ouvertes et les médiateurs culturels autour des livres ont été autorisés à y intervenir. Ma collègue et moi avons repris l'animation de nos ateliers respectifs, animées par le désir (plus fort que la peur) de partager du beau, du serein, de nourrir l'espérance en des jours meilleurs. Au début de chaque atelier, j'ai ôté mon masque et pris le temps de regarder chaque enfant. Ce n'était pas facile de lire à voix haute, derrière cet écran. C'était plus fatigant aussi. (Les enseignant.es ont vraiment accompli des prouesses au quotidien et le personnel d'entretien.) Libres, nous avons traversé l'Amérique, marché dans les grandes plaines et les forêts avec un ours et un clown (*album Le voyage d'Oregon* de Louis Joos et Rascal). Libres, nous avons volé avec *Les Oiseaux* et un camionneur (*album* de Germano Zullo et Albertine). Nous avons ri et formulé des vœux avec *Le Génie de la boîte de raviolis* et Armand (film animé de Germano Zullo et Albertine) ... Nous avons goûté à la puissance de l'audace, de la solidarité, de l'amitié, de l'imaginaire. Nele a découpé de mini accessoires dans du papier et utilisé un morceau de son élastique à cheveux pour Petit clown, ma fidèle marotte. Je conserve précieusement cette écharpe, ce bonnet et ce masque. Roxana a écrit : *On peut libérer les gens de leur cage, ouvrir un nouveau monde*. Mohammed a appelé à aider et protéger la forêt. *Se promener dans la forêt, c'est bon pour la santé. Les gens rêvent dans la nature. Si les étoiles tombaient, si la forêt était en feu, ce serait grave pour la nature. Les gens doivent aider, sauver la forêt*.

Pendant la *période Covid*, dans ma bulle, j'ai lu des poèmes destinés aux familles endeuillées. Des poètes belges ont porté la belle initiative *Fleurs de funérailles*, pour adoucir le chagrin et pallier le manque de ritualisations.

Pendant le premier confinement, suite à une demande, j'ai organisé des petits concerts a capella dans la cour du home *La Charrette*, avec la participation de copines des *Z'Ateliers Trad*. J'avais obtenu des autorités l'autorisation de chanter en quintette, la règle étant de se déplacer en solo ou duo dans l'espace public à l'époque. Nous avons tant reçu à travers la belle écoute des résident.es derrière leurs fenêtres grandes ouvertes et leurs larges sourires. Nous avons eu tant de plaisir à chanter à plusieurs. Nous avons tant perçu aussi leur solitude.

Pendant les confinements, *certaines se sont mis à penser, voire rêver du monde d'après, plus solidaire et respectueux de la planète. Cinq ans plus tard, où sont passés ces espoirs de*

changements, quelles leçons a-t-on tirées pour rebondir lors d'autres crises, avec davantage d'humanité ? (5 podcasts d'Arnaud Ruysens sur le Covid)

Deux ans après la *période Covid*, au moment de prendre ma retraite, j'ai retrouvé *mes* jeunes alors en fin de scolarité primaire, avec Petit Clown et quelques livres. L'album documentaire *Fantaisies naturelles* (de Cécile Benoist et Sandra Lizzio) pour susciter l'émerveillement : une passerelle précieuse pour tendre vers le respect et la protection de la nature ; Le roman *113 raisons d'espérer* (de Marie Colo) ; Le recueil *Ces jeunes qui changent le monde* (de Julieta Canepa et Pierre Ducrozet), afin de découvrir les engagements de quelques-uns d'entre eux, leurs actions, les résultats concrets obtenus. Les jeunes présentés dans ce recueil veulent agir par rapport à l'éducation des jeunes filles, au mariage forcé, à la biodiversité, à la déforestation, au climat, aux droits LGPT, à l'armement, au conflit israélo-palestinien, à la corruption ... J'ai remercié *mes* jeunes pour le chemin parcouru ensemble. Je leur ai exprimé ma confiance en eux et mon admiration pour leurs relations pleines de bienveillance les uns envers les autres (depuis tout petits aux dires des enseignant.es). Quel terreau précieux pour les autres relations qu'ils noueront !

Dans ce monde qui tourne fou, écrire un haïku, un kàsàla, une ode contribue à célébrer le vivant et à prendre soin de ma santé mentale.

Tout récemment, Patrick Chamoiseau, l'écrivain martiniquais multiforme inspiré par l'ethnographie s'est exprimé à la radio. Il nous convie à *imaginer, créer, s'exposer à des stimulations artistiques pour introduire une dimension humaine dans le réel. Prendre en compte les dimensions systémiques des problèmes et imaginer pour s'en sortir. Construire une économie plurielle avec le souci de l'écologie, de la culture, de l'enfant, de la solidarité avec l'autre, de l'accomplissement de chacun.e*. Il a terminé l'entretien en relatant que son frère saluait le soleil chaque matin avec un vers.

Le 13 février 2025, nous étions entre 60.000 (selon la police) et 100.000 manifestant.es (selon les syndicats) à défiler dans les rues de Bruxelles, pour exprimer nos inquiétudes, nos tristesses, notre mécontentement, notre révolte dans le froid et sous une pluie fine intermittente.

Agir me donne le sentiment d'avoir une certaine prise sur les événements. J'ai aussi l'énergie du bélier (signe) qui va de l'avant. Les atteintes portées à *ce qui fait humanité* sont nombreuses. Pour quelle cause vais-je m'investir ? Dans quel collectif accueillant à l'émerveillement, à la créativité et à la joie ?

Jusqu'au dernier jour, j'aimerais ressentir le désir d'apprendre, de célébrer et de partager. Dès à présent, j'aimerais tendre vers un équilibre entre agir et me laisser être.

Si j'étais funambule...

Pendant notre atelier, nous avons réfléchi à l'évolution des normes de notre société et à ce qui avait pu, dans nos parcours de vie respectifs, nous faire entrer en résistance. Nous avons aussi fait le grand saut dans l'ici et maintenant, rêvé et joué avec les mots... Nous sommes sortis de notre zone de confort, à la recherche d'autres équilibres possibles.

Ah, si j'étais funambule... (sous l'animation de Mireille)

Si j'étais une funambule, je partirais le cœur léger vers les nuages
et défierais le vertige qui, l'été venu, s'empare des crapules en furie.
Comment affronter le futur ?

La question n'est pas futile pour celles qui possèdent la spirule des collines où le vent hulule
à l'aube.

Lidia

Je me sens le cœur léger.
Je glisse sur la corde en été,
telle une virgule furibonde.
Je fais des ricochets près d'une mule.
Mes mandibules en équilibre,
c'est de la muscul.
La tête minuscule et libre,
sans vertige ni nodule,
au crépuscule.
Mission accomplie :
quel spectacle !

Agnès

Le cœur léger et la tête libre,
je glisse sans filet sur les fumeroles des horreurs du monde.
Loin des crapules et de leurs tentacules,
je surfe sur les crêtes des montagnes,
le vide tel un cocon apaisant.
Légèreté,
Parenthèse dans une vie de fulgurances.
Je choisis la lenteur et ses points-virgules.
Je dézoome.
Zoum zoum zoum.
Ode au minuscule.

Sylvie

C'est un été sans canicule,
une journée sans responsabilité,
un matin sans préambule.
Une libellule danse sur un fil tendu entre deux campanules,
sans filet.
Hulul fait des bulles.
Une mule se roule dans les renoncules.
Un nez rouge somnole dans un champ de maïs.
Un nuage se prend pour un clown.
Et moi, je fugue lentement,
sans clés qui déforment les poches,
Je marche,
je glisse à petits pas,
le cœur fuchsia,
la tête libre,
Je me sens funambule.
Je tintinnabule,
dans la fulgurance du crépuscule.

Mireille

C'est le matin, le réveil sonne,
je me lève et grimpe sur le fil de ma vie, avec mon précieux balancier...
J'ai peur du vide, du poids de la journée,
mon balancier penche vers le stress du quotidien à prendre en charge,
il penche dangereusement
et vite, je redresse la barre en pensant à tout ce qui peut me réjouir dans la journée,
en sachant que je fais partie du monde qui se lève pour travailler,
et déjà je me sens mieux sur mon fil !
Un salut au soleil, c'est à dire à tout ce qui adviendra aujourd'hui,
quelques exercices de gymnastique pour me dérouiller,
une bonne douche revigorante et me voilà repartie sur mon fil,
le balancier se redresse, et j'avance en pensant à tous ceux qui m'aiment et m'empêcheront
de tomber ...

Marguerite

Je me sens funambule le cœur léger et la tête libre,
car armée de ma perche j'avance,
d'un glissement lent sur cette corde tendue entre les nuages.
Ce funiculaire de l'impossible accroche ses tentacules aux crêtes des montagnes
et semble bien futile par cette canicule.
Difficile de progresser par ce vent furibond qui couche les campanules au sol.
Et pourtant « mission accomplie ».

Nadia

C'était l'été ! J'ai humé l'air qui venait d'en bas.
On aurait dit un glissement lent qui passait de nuage en nuage.
Je me tenais là, sur une crête de montagne, le cœur léger, le regard haut dans le ciel.
Le paysage avait disparu. Plus de gratte-ciel.
J'avais la tête libre et je me sentais légère comme une plume.
Un aigle, sur la crête opposée de la montagne, a pris le bout du fil qui tombait dans le vide
et l'a tendu au-dessus du monde d'en bas.
Il y avait du soleil au-dessus des nuages.
Je me suis allégée de tous les poids de mon cœur et sur chaque main un oiseau s'est posé.
J'ai traversé avec un bonheur immense le ciel bleu.
Je me sens funambule !

Un oiseau a quitté ma main gauche, celle du cœur.
L'équilibre s'est brisé.
J'ai eu le vertige.
Je suis tombée dans l'océan immense des crasses de la vie.

Francine

Dans la cabine du funiculaire qui grimpait, grimpait avec ce son caractéristique des engrenages qui animent ce type de véhicule, le haut-parleur diffusait doucement une Gnosienne de Satie. S'approchait-on vraiment du ciel joliment parsemé de petits nuages moutonnants ?

Arrivée à son point culminant, quelques admirateurs accueillirent la sportive avec des applaudissements lorsqu'elle prit place sur la plateforme. L'air était vif, mais il n'y avait pas de vent, elle se sentait le cœur léger avec un soupçon d'excitation, la performance dont elle allait être le clou ne l'inquiétait pas vraiment.

Arrivée au point de départ de son parcours de funambule, elle vérifia la tension du câble et se saisit de la perche que lui tendait son collègue. Un petit signe de tête répondit affirmativement à la question muette de celui-ci. Oui, elle se sentait bien.

Elle enfila ses mules, chaudes et souples, spéciales pour ce type d'activité et, son regard vissé sur son but à 300m, elle prit une profonde respiration.

Premiers pas. Comme dans une bulle, la tête libre, tout son corps et son esprit n'étaient plus qu'une machine à équilibre.

Vue depuis le relais inférieur, minuscule point dans le ciel, elle avançait lentement comme un automate sur la crête d'une montagne.

Sans trace de vertige, la jeune femme progressait. La hauteur au-dessus de la vallée ne suscitait chez elle aucune crainte, 'Le vertige ? Connais pas !' Au contraire, une sorte d'euphorie l'envahissait.

Il ne lui fallut pas plus d'une demi-heure pour être accueillie à l'autre extrémité du câble avec des bravos et des félicitations.

Mélange d'adrénaline et de griserie, cette expérience de funambule faisait partie des grands moments de sa vie, comme pour d'autres, celle d'arriver à vivre entre sagesse et folie.

Michel

À propos d'Ages & Transmissions

Des aînés tisseurs de solidarité entre générations et cultures



Qui sommes-nous ?

Créée en 97, Ages et Transmissions est une asbl pluraliste bruxelloise permettant aux aînés de jouer un rôle actif dans la société. Elle est reconnue comme organisme d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Notre finalité ?

Promouvoir à Bruxelles l'utilité sociale et l'engagement des aînés en :

- participant à la construction d'une société plus solidaire et ouverte à toutes les générations et cultures.
- Luttant contre les préjugés, les extrémismes, le racisme

Nos activités ?

- **Soutenir l'apprentissage du français et de la lecture** (bénévolat seniors) : des coups de pouce en lecture et langage dans les écoles primaires et avec des adultes en parcours d'alphabétisation ou FLE (tables de conversation et projet « Lire à 2 ») ;
- **Dialoguer entre personnes d'âges et de cultures différents** : rencontres entre des seniors et des enfants, ados, adultes d'origines variées, nés en Belgique ou ailleurs; ateliers philo ;
- **Transmettre la mémoire**: édition de recueils collectifs d'histoires vécues, publication de témoignages en ligne, partage de souvenirs en écoles primaires, groupes d'écriture autobiographique, ateliers de récit de vie oral en groupe interculturel ;
- **Former les seniors à devenir des acteurs interculturels et intergénérationnels** : conférences et ciné-débats, formations méthodologiques, groupes de réflexion, ateliers-lecture, visites d'expo,...

Nos partenaires ?

Afin de mener à bien ces activités, nous travaillons avec de nombreux partenaires : écoles primaires, secondaires, supérieures, centres d'alphabétisation, de français langue étrangère (FLE), bureaux d'accueil pour primo-arrivants, bibliothèques, musées, communes, centres communautaires, associations culturelles et d'éducation permanente, ...

Envie de nous rejoindre ou de développer une activité avec nous ? Contactez-nous !

- par mail : info@agesettransmissions.be
- téléphone : 02/514.45.61 (Bureau)
- notre bureau : 20/3, rue Belliard à 1040 Bruxelles

En savoir plus ? Sur nos projets, notre actualité : www.agesettransmissions.be